Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 61 (1952)
Heft: 6

Rubrik: La page de la femme

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La page de la femme

L'ART DE RECEVOIR

Par Dora Bourquin

«J'aimerais tant revoir les de H... soupire Madame Durand, mais je ne sais pas si j'ose les inviter; je ne pourrai jamais leur offrir un repas comme celui que nous avons pris chez eux...»

«Voilà les Durand qui nous invitent, déclare Madame de H... J'ai tant de plaisir à les voir, mais j'en aurais bien plus s'ils ne se croyaient pas obligés de faire tant de complications...»

O simplicité d'esprit, que de miracles tu pourrais accomplir, là comme ailleurs!

L'art de recevoir?

Somme toute, c'est l'art de *donner*. Un art bien féminin. Pourquoi le compromettons-nous si souvent, en l'encombrant d'un amas de conventions, de préjugés et de complexes?

Ce n'est pas tant ce qu'on donne qui importe, mais la manière dont on l'offre: le goût et l'imagination qu'on a mis à préparer un repas ou une modeste réception; une certaine touche personnelle de fantaisie; surtout, l'atmosphère qu'on sait créer pour l'ami ou pour le «passant...»

Pourquoi se priver de contacts bienfaisants, enrichissants, sous prétexte «qu'on n'a pas les moyens» de faire les choses en grand? Pourquoi ne pas faire confiance à ceux qu'on voudrait recevoir, et penser qu'ils sont plus sensibles à un accueil chaleureux, préparé avec amour, *avec les moyens dont on dispose* plutôt qu'à un menu somptueux?

Dans une ville lointaine, je me suis vue un jour appelée à inviter un jeune attaché d'ambassade, compatriote habitué aux repas sensationnels du meilleur club de l'endroit. Que lui offrir? Dans ma perplexité, j'ai fini, tout simplement, par lui poser la question: «Qu'est-ce qui vous ferait plaisir? — Ah! si seulement vous vouliez me faire du rösti et du café au lait!»

Quand nous étions enfants, nous jouions à un jeu qui consistait à évoquer une personne X..., en la comparant à une fleur, un arbre ou un paysage... On peut jouer au même jeu, en pensant à l'hôte qu'on reçoit pour la première fois. Que peut-il bien aimer? Et on peut se souvenir, pour la prochaine fois, de telle préférence, marquée discrètement. On peut lui donner, comme à mon jeune Bâlois, un plat qui lui rappelle le pays où il n'est pas retourné depuis longtemps...

La Conversation

C'est devenu un lieu commun de déclarer que c'est «un art qui se perd». Mais comme c'est désolant! Est-ce dû à la vie que nous menons, au rythme trépidant d'une existence dans laquelle on se croit toujours obligé de *faire* quelque chose... où l'on n'a plus le goût des joutes désintéressées de l'esprit?

C'est un art, qui demande certes de l'intelligence; mais qui demande surtout de l'intuition et de l'altruisme. Nous sommes si disposés à parler de ce qui nous intéresse nous-mêmes, au lieu de chercher ce qui peut intéresser les autres. Le médecin qui est plongé dans des recherches scientifiques sera peut-être heureux d'en parler avec d'autres, même peu versés dans ces questions; peut-être aura-t-il au contraire envie de parler d'autre chose... Dans tous les cas, il remportera une impression désagréable d'une soirée au cours de laquelle on aura chercher à le «pomper» sur tel ou tel traitement à la mode, et qui aura pris la tournure d'une consultation forcée.

«Elargis l'espace de ta tente...»

Heureux les enfants qui savent que leurs amis seront toujours accueillis «à la maison...» Heureux le foyer dans lequel on n'est pas replié sur soi-même, mais ouvert aux influences enrichissantes du large!

Certes, la vie ne permet pas toujours de donner à l'hospitalité la place que l'on voudrait, dans le train-train quotidien. Un révérend anglais, plein d'humour, disait un jour: «Les Genevois sont charmants. Surtout la première fois qu'on les voit. Ils vous disent alors la joie immense qu'ils ont eue à vous rencontrer, et vous quittent en disant: «A bientôt, il faut absolument que »vous veniez prendre un repas à la maison. Nous allons »vous téléphoner un de ces jours... Après quoi, on n'en»tend plus jamais parler d'eux...»

Admettons qu'il y ait eu une part de boutade dans cette affirmation! Mais profitons-en peut-être quand même pour ouvrir nos portes un peu plus grandes: non pas seulement aux étrangers, mais aux isolés, aux amis de nos maris, de nos enfants, à ce «prochain» qui nous est confié, et que nous avons un peu laissé tomber...

LES «FAITS-DIVERS» ET LA SOCIETE

Un drame a défrayé, au début d'août, la chronique romande. Un drame sordide et affreux — un jeune homme a payé de sa vie le geste meurtrier d'une brute et une famille a vu brûler criminellement sa ferme avec tous ses biens. Pendant plus de huit jours le criminel et incendiaire en fuite a tenu en haleine policiers, journalistes et curieux.

Une partie de la presse quotidienne a tenu à conter jour après jour le pourchas de l'assassin et à multiplier les reportages d'«envoyés spéciaux». On pouvait entendre qu'il fallût renseigner le public alerté. Mais on aurait aimé voir épargner bien des détails dont l'inutilité, hélas, allait de pair avec le mauvais goût. Et l'arrestation sans péril ni fracas du criminel a déclenché, elle, un véritable «bouquet» d'articles et de photographies dont l'imbécilité foncière dépassait les limites de la bienséance et de la morale tout court. La radio d'ailleurs n'est pas restée sans reproche et a ajouté à ce concert un reportage pour le moins inutile.

Il faut regretter de tels abus, et la scandaleuse pâture offerte à la curiosité plus que déplaisante de certain public. Et il faut féliciter les journaux qui ont su ne pas céder à l'entraînement d'une douteuse concurrence. Tout en regrettant qu'aucune loi, et qu'aucun règlement intérieur surtout, ne viennent obliger la presse entière à garder en de tels domaines une mesure hautement souhaitable.

Qu'il soit inutile et même dangereux d'aller donner des aliments à la mauvaise psychose de foule que déclenchent inévitablement des drames sanglants, un autre fait divers en a apporté la preuve quelques jours plus tard. La presse étrangère et suisse a fait grand bruit aussi, dans le même temps que la lâcheté de trop de gens laissait courir le meurtrier de Bionnens, d'un autre et ignoble drame dont ont été victimes en France trois malheureux touristes anglais. L'exemple a, cette fois, été contagieux, puisqu'un détraqué de 20 ans — il est difficile du moins d'expliquer autrement son initiative — a assailli quelques jours plus tard et dans des conditions quasi semblables à celles que l'on peut présumer du meurtre des trois Anglais, d'autres touristes, britanniques eux aussi, qui campaient paisiblement chez nous, les menaçant de son fusil armé.

Un homme politique, jadis, avait interdit aux journaux de son pays de commenter en plus de quelques lignes les faits-divers et les crimes. Je pense qu'il avait agi sagement et que j'aimerais voir chez nous une auto-censure de la presse empêcher à l'avenir de tels débordements d'insanités dont l'influence sur des lecteurs à l'esprit faible ou désaxé ne peut être que redoutable. M.-M. T.

Pour les réfugiés de Rome

une utile réalisation sociale

Anna-Maria Ferrero-Specke

Les touristes arrivant à Rome du Nord par la Via Flaminia s'étonnent de voir, voisinant avec les belles constructions des quartiers excentriques, des baraques sordides, improvisées avec des planches pourries, du fer rouillé, des bidons et des boîtes de conserves, ou encore de découvrir, sur le flanc en tuf calcaire du «Monte Parioli» qui domine la large avenue, face à des rangées de beaux immeubles modernes, des cavernes de troglodytes: un trou dans la falaise fermé d'une porte chapardée quelque part, un autre trou par lequel sort un vieux tuyau de cheminée, des hardes séchant au soleil. Des hommes habitent là.

Ces mêmes touristes, se promenant au milieu des ruines de l'ancienne Rome du côté du Colisée, de la «Passegiata Archeologica», voire même au pied du Capitole, peuvent apercevoir soudain au-delà de barreaux ou de quelque vitrage de fortune, peut-être simplement derrière un rideau douteux, de pauvres gens campés tant bien que mal dans les ruines ou dans une grotte naturelle. L'endroit, certes, ne manque pas de pittoresque. Des buissons fleuris, des pins parasols, des plate-bandes aux vives couleurs ajoutent le charme de la nature à la beauté des arcs et des colonnes, des statues et des murs romains.

Mais si l'on approche de ces demeures, l'angoisse étreint le cœur. Ces pauvres gens, hommes, femmes, enfants, et des chiens parfois, vivent pêle-mêle, entassés dans un unique local où ils doivent travailler, manger, dormir... La maladie, les vices, guettent ces malheureux obligés de vivre dans la promiscuité, la saleté et le désordre de ces tanières privées des éléments essentiels à l'existence, l'air et le soleil. L'eau suinte constamment des voûtes, jaillit du sol ou filtre des parois disjointes. Lorsque le soleil descend sur l'horizon, ce ne sont jusqu'à la prochaine aube, pour ces êtres qui ne possèdent ni électricité ni chauffage, que ténèbres obsédantes, à peine rompues, et encore, par la faible lumière d'une bougie.

Des familles dans des tanières

Quoi, dira-t-on? En plein XXe siècle, en pleine civilisation, au cœur d'une métropole, doit-on voir des hommes plus mal logés que des bêtes? Si l'homme a le droit de vivre en homme, n'a-t-il pas le droit en premier lieu de posséder un toit, sous lequel s'abriter avec les siens? Hélas! Que les mots de civilisation et de justice sociale nous paraissent vains quand on songe que c'est en leur nom qu'on accomplit tant de crimes et de destructions...! Car un tel spectacle qui, heureusement, s'offre de moins en moins aux visiteurs de la Ville éternelle, est une conséquence de la guerre et des maux qu'elle a engendrés.